

Jean-Luc Raillet Demarche

Cancers



Cancers



Jean-Luc Raillet Demarche

Cancers

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2759-5

Dépôt légal : Mars 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

La vie à un fil

Chapitre 1

Fébrilement, avec toute l'angoisse d'une mère désespérée, Lhéa tourne doucement la poignée de la porte, passe d'abord la tête, cherche d'un regard apeuré le mouvement imperceptible de la couverture que rythme la poitrine. Mais l'ombre de la chambre induit le doute. Et pour Lhéa, soudain, le tout petit peu de vie qui restait là, fidèle à son fils, s'en est allé. Obligatoirement !

Elle a envie de crier, de lâcher enfin ce flot de désespoir qu'elle tenait en elle pour la grande circonstance, l'impossible moment. Elle jette un coup d'œil brièvement derrière elle, juste pour s'assurer qu'elle n'est pas seule en ce moment pénible, atroce. Dans l'autre pièce, dont elle n'a pas refermé la porte, il y a sa fille.

Dans ce petit salon qui communique avec la chambre de son fils, qu'il appelait exprès l'antichambre quand il était vraiment trop malheureux, Laure fait semblant de rien.

Antichambre...

Il n'a jamais usé de ce vocable devant elle, mais Laure lui a dit que c'était comme ça qu'il appelait la

petite pièce aux murs rouges qui tournaient au violet à force de rester dans l'obscurité. Elle lui a dit qu'il disait « antichambre » de telle manière qu'on ne pouvait pas s'empêcher de penser à la mort, comme si c'était le seul mot qui convenait à antichambre, qui épousait le mieux antichambre.

Le seul mot juste après antichambre : mort.

Quand les regards des deux femmes se rencontrent, Laure s'efforce de sourire comme si de rien n'était. Elle a une attitude dégagée. Elle est à demi allongée sur un canapé de couleur indéterminée mais qui tire sur le violet. Elle laisse tomber le roman alibi, qu'elle lisait, (faisait semblant de lire) en décrivant nonchalamment avec son bras un arc de cercle jusqu'à sa cuisse. Paisible, Laure ? Peut-être en fait-elle un peu trop.

– Je me demande comment tu peux lire dans une pièce si sombre ! Et sans lunettes ! Je t'envie ! Moi, je n'ai jamais eu une bonne vue !

Elle sourit à son tour. Leur sourire est faux à toutes les deux. Elles veulent se montrer fortes, sûrement pas par fierté, rien que par une banale, adéquate solidarité entre ceux qui resteront quand Hubert sera parti. Les derniers Mohicans de la famille.

Soudain, elle a envie de crier. Mais ce cri ne sort pas. Il ne sort jamais. Elle est habituée à lui, à ce cri qui couve dans sa poitrine. Elle a les armes pour l'arrêter. Les armes d'une mère qui veut surtout ne pas faire de peine. Surtout pas de peine ! Cependant, elle s'approche du lit d'où soudain s'échappe un murmure qui fait naître en son cœur une joie immense, mais fulgurante comme un éclair.

– C'est toi, Maman ?

– Oui, chéri ! Tu as dormi ?

Elle s'agenouille près du lit, enserre, dans ses mains, le visage qu'elle baise avec toute l'application protectrice qui pourtant, elle le sait, ne sert à rien. Mais soudain, elle se recule. Un mouvement spontané, naturel, irréfléchi : c'est un réflexe. Un fluide glacé inonde le visage du malade. Et alors, elle prend conscience de l'odeur ambiante. Elle a envie de dire : « ça pue ». Et aussitôt, elle efface ce sentiment de dégoût ; elle demande pardon en son cœur. Mais la honte est sur son visage. Hubert a compris.

Mais lui sait que la honte est un sentiment imbécile en regard de la mort ! Il a épuré son vocabulaire des mots inutiles comme honte, orgueil, envie, débarrassé son cerveau des perceptions qui ne servent à rien. Il n'a pas de désir, à part celui de vivre, de guérir. Il est un homme différent depuis qu'il est malade, pas seulement parce que son être physique est gravement et inéluctablement diminué, mais aussi parce que sa vision de la vie, du monde en général, a changé. Il a profondément conscience que cet autre mental, qui est le sien, est bien, mieux, beaucoup mieux. Car ce qui n'est pas vital est superfétatoire ! En cela il se sent plus fort que sa mère, que son épouse, que sa sœur, que tous les autres. C'est une étape qu'il a franchie.

Lhéra n'en est pas là. Elle n'est pas aussi avancée que son fils. « Évolué » ? Sa honte aggrave sa peur : et s'il mourait justement et qu'il emporte avec lui sa grimace de dégoût au moment du baiser ? Le dégoût d'une mère pour son fils ! Alors, elle se penche à nouveau vers lui, l'embrasse vite, sans affectation. Un baiser coutumier, distrait, sans imagination. Elle dit encore, parce que sa raison est pleine de sa culpabilité

et aussi parce qu'elle n'a rien d'autre à dire, elle dit encore :

– Tu as bien dormi ?

– Oui, enfin je crois ! Mieux qu'hier, c'est sûr !

– Tu n'as pas eu d'idées noires ?

Hubert détourne la tête, soulève un bras qu'il passe sous la nuque. Et ce geste spontané soulève les couvertures, libère cette odeur méphitique qu'il connaît et qu'il fait semblant de ne pas remarquer quand il est seul. Seulement quand il est seul...

Lhéra ne s'est pas reculée. Elle est restée près de son fils. Cette fois, elle est fière de son courage. Elle sourit. Elle a fait la contrition qu'il faut. Son péché est pardonné !

– Est-ce que Marie-Florence est rentrée ?
Demande Hubert.

– Pas encore ! Mais elle ne tardera pas. Nous sommes vendredi, elle sera passée par le garage pour prendre la voiture... Si tu voulais sortir demain...

– Pourquoi n'allumes-tu pas, Maman ?

Lhéra se redresse, marche vers l'interrupteur. À présent, elle le distingue bien, ce petit carré en métal doré. Elle s'est habituée à l'obscurité de la pièce. Elle voit parfaitement tous les meubles, tous les objets, même les bibelots les plus petits sur le bureau de son fils. Cependant, les détails, ici, ne servent à rien.

L'obscurité, c'est mieux avec Hubert.

Elle est près de la porte. Et si elle se retournait vers son fils, elle verrait encore, malgré la distance, la couverture qui s'affaisse et se gonfle sur la poitrine d'Hubert. Mais, quand les trois lampes de chevet s'allument, elle hésite à regarder le visage du malade.

Il y a trop de lumière, pour elle. Elle n'aime pas la clarté qui tombe de la lampe aux pieds dorés, près du bureau et qui débusque toutes les ombres : trop crue, trop blanche. D'ailleurs, elle n'a jamais aimé ce meuble. Elle n'aime pas ce type d'éclairage. Elle préfère, dans une chambre, les petites lampes de chevet.

Les détails qui font peur, Lhéa ? Quoi, par exemple ?

Elle résiste ; elle ment. Elle se dit que ce n'est pas parce que les ombres ne résistent pas à la lumière d'une lampe puissante qu'il faudrait un autre genre d'éclairage, elle préfère les petites lampes de chevet, c'est tout. Elle compte qu'il en faudrait trois, rien de plus, rien de moins, pour que la chambre soit éclairée comme il faut. D'ailleurs, ça n'a pas d'importance : éclairage puissant ou non. Trois lampes ou cinq ou cent ! Le problème n'est pas là !

Si Lhéa, c'est très précisément là que se trouve le problème !

Mais non, cette lumière est trop crue, trop fausse, c'est elle qui donne cet air blafard à son garçon. D'ailleurs, elle aussi doit paraître blême. Elle éteint, demande :

– Ne préfères-tu pas que j'ouvre les volets ?

– C'est inutile, il fera bientôt nuit...

– Pas avant une heure ou deux...

– Une petite heure, Maman. Sûrement pas deux heures !

Elle allume le plafonnier, mais ne regarde pas Hubert.

– Je peux ouvrir la fenêtre, si tu veux... pour aérer ?

– Oh, non, il fait si froid ! Laisse ! Pourquoi Laure ne vient-elle pas ?

– Ta sœur est dans le petit salon ; elle lit. Laure ?

– Non, ne l'appelle pas ; elle viendra tout à l'heure ! Il y a combien de temps que je n'ai pas lu, moi ?

Lhélia a les yeux qui brillent trop. Il détourne la tête. Il dit à voix basse pour lui, mais aussi un peu pour elle, comme si elle avait le pouvoir de l'aider (si on la poussait un peu) ! Ou alors pour qu'elle entende simplement ses plaintes. Il dit des choses pour rien, des choses qui n'attendent pas de réponse. Puis, il les dit à voix haute pour faire mal à ces femmes qui l'aiment et qu'il aime. Ce n'est pas souvent qu'il se laisse aller à faire mal, juste quand il en a vraiment marre d'avoir été choisi, d'être une sorte d'élu (de qui, de quoi ?) élu pour souffrir. À ce moment-là seulement, il a envie de faire un peu mal aux autres.

– Je ne peux même pas trouver la force de lire ! Je peux soulever ma main, la monter le plus haut possible, à bout de bras comme ça, tu vois ? Mais après quelques secondes, je n'ai plus de force. Parfois, je n'ai pas la force de soulever mes bras ! Ma main est trop lourde pour mon bras ! Tu te rends compte, Maman ? Oh, c'est, c'est quand même pénible !

Lhélia pleure silencieusement. Quelques gouttes ruissellent et dessinent, à droite et à gauche du nez, de minuscules rubans qui brillent. Hubert, lui, a les yeux secs. Il le sait. Il se dit qu'il est assez fort pour ne pas pleurer et d'ailleurs, il ne pleurera plus jamais.

Aussitôt, il plonge son visage sous ses draps et il pleure à grands traits comme un enfant. Ce sont des pleurs qui ne le soulageront pas, Il le sait. Il y a des larmes qui aboutissent à un grand calme, comme une paix profonde. Mais lui, il pourrait pleurer tous les jours, il ne serait jamais soulagé !

Lhélia tourne autour du lit, saisit cette masse qui tressaute furieusement sous les couvertures. Il se dérobe. Elle refait le tour du lit, essaie encore. Un jour, elle s'est laissé aller à un désespoir cataclysmique devant lui. Elle s'est effondrée sur le lit. Elle s'est accolée à lui pour pleurer. Les deux corps épousés, solidaires à travers les couvertures ; lui dessous, elle dessus. Mais, il l'a vite repoussée furieusement. Il a hurlé qu'elle n'avait rien « à foutre » avec lui. Il lui a demandé, en des termes vulgaires, de s'en aller. Elle se souvient des derniers mots, après, quand elle quittait la chambre :

– Va-t'en, tu n'as rien à faire ici ! Mais tu ne comprends donc pas que cette pièce n'est que pour moi ! C'est..., c'est l'« après antichambre », tu comprends ? C'est ce qu'on trouve quand on a franchi l'antichambre ! C'est la chambre de la...

Elle ferme vite la porte derrière elle pour ne pas entendre la suite. L'avait-il prononcée ?

Elle revient, sans bruit pour épier.

Les couvertures ne bougent plus. On dirait... non, il renifle. Il doit avoir les yeux grandement ouverts dans la nuit totale, là-dessous. Elle voudrait parler. Mais elle n'a plus rien à dire. Tout a été dit. C'est difficile de mentir encore ! Depuis tant de mois qu'Hubert est malade, elle a épuisé toutes les ressources de finesse, de raisonnements faux, de

supplications pour le convaincre que « ça » ne pouvait pas durer (sa maladie). Ça dure ; c'est pire. Tout le monde le sait : ça évolue si vite. Hubert est trop équilibré, « trop » suffisamment intelligent pour ne pas savoir, lui aussi, savoir qu'il n'y a rien à faire pour enfreindre les lois de sa destinée. Elle ne sait pas quoi faire, pas quoi dire. Elle pense : « Je suis en catalepsie ! ». J'arrête ma pensée. Je ne sais plus penser. J'en ai oublié le mécanisme. Mais Hubert se redessine vite sur ses paupières baissées. C'est lui le plus fort. Elle ouvre les yeux. Il sort la tête lentement, puis plus vite, normalement vite. Il offre un visage repentant. Elle pense encore : « Il est méconnaissable ! Je ne reconnais plus mon fils ! »

– Excuse-moi, Maman !

Elle laisse filer sur ses lèvres un sourire qui ne dit rien, qu'elle ne sait plus faire parler. Elle lui caresse les cheveux.

– Tu sais ce que j'aimerais encore ? Comme l'autre fois... que vous veniez toutes les trois avec votre assiette prendre votre repas, ici. Toutes les trois, éparpillées sur mon lit.

Elle ouvre la bouche, trop lentement. Il l'arrête :

– Non, je sais ce que tu vas dire... Non pas tous les soirs. Tu voudrais... tu vas me dire que vous pouvez venir manger avec moi tous les soirs. Mais moi, je ne le veux pas ! Ce ne serait plus pareil ! Tu comprends ? Il faut que ce soit exceptionnel, sinon, ça ne veut plus rien dire ! Ça deviendrait vite une corvée pour vous !

Lhéra ne répond pas. Elle sait qu'il a raison. Même pour quelqu'un qu'on aime, il y a des situations qui deviennent des corvées !

– Tu te rappelles la dînette de poupée de Laure. Non, sans doute, il n’y a que moi pour me souvenir de détails aussi ridicules.

Le ridicule, la honte, il s’en fout. Il continue :

– Il y avait des petites assiettes bleues en plastique. Une fois, tu nous as servi tout notre dîner dans ce petit service de poupée. C’était pour l’anniversaire de Laure. Elle avait huit ans ! Je m’en souviens bien, parce qu’elle était tellement heureuse. Nous étions tous autour d’elle, dans son monde. C’est pour ça qu’elle était heureuse !

– Nous viendrons dîner autour de toi, ce soir, dit Lhéal.

– Juste ce soir, d’accord ?

Il parle encore un peu, juste pour la garder près de lui. Les yeux tournés vers le plafond. Sa mère est là. Il sait qu’elle est attentive à tout ce qu’il dira. Il préfère ne pas la regarder car cette trop grande attention qu’elle lui accorde est une tension de peur. Peur pour lui. Et cette tension reflète la maladie qui le tue. Même s’il veut penser à autre chose quand elle le regarde comme cela, il pense à sa petite personne ; ça lui donne envie de pleurer sur lui. Même s’il n’a pas mal, même s’il accepte (parfois, vraiment) son destin. D’ailleurs, c’est vrai également pour sa femme, pour sa sœur. Elles ont trop le regard, le visage du cimetière.

Lhéal lui répond par monosyllabes, par un geste qu’il va chercher dans sa vision latérale, ou par une caresse sur la joue (la même caresse que sur la joue d’un petit enfant). Parfois, il tourne la tête vers elle. Elle a gagné. Car alors, il ne peut plus détourner son regard. Elle y plonge tout entière. Elle répand en lui

tout son amour de mère. Elle y ajoute du courage pour lui, de l'espoir. Il n'y a que les mères qui savent dirent tant de choses avec les yeux. Les mères ou les épouses qui sont vraiment très amoureuses. Il sent qu'elle essaie juste d'être forte, mais qu'elle n'y arrive pas, que derrière son sourire, il y a encore les larmes. Ça ne l'aide pas. C'est comme s'il était déjà mort, comme si sa mère faisait semblant de ne pas y croire. Il a envie de lui dire qu'il n'est pas mort et que rien n'est perdu. Il a envie de mentir pour qu'elle croie que son corps est sain, neuf, comme avant la maladie. Il sent des larmes (nouvelles) brûler ses paupières, et pour durcir son cœur, il parle encore en se réfugiant par les yeux dans la nuageuse blancheur du plafond.

Mais, le plafond est trop blanc pour croire aux nuages quand ils dessinent dans le ciel des personnages tellement vivants qu'on dirait qu'ils sont vrais. Vrais comme des êtres éternels et immenses qui veillent sur nous pour nous protéger.

Et Hubert est tellement loin, de Lhéa de son corps malade, qu'il n'entend pas Laure entrer dans sa chambre, s'asseoir sur son lit, au pied, précautionneusement comme si elle craignait de le casser. Elle se rapproche tout en s'inclinant vers son visage pour le baiser, comme sa mère, tout à l'heure, au front.

Et puis...

Les portes claquent dans toute la maison. Simultanément ? Presque ! Un cyclone ? Non, c'est Marie-Florence. Les oreilles de Lhéa résonnent encore du claquement plus sourd de la porte d'entrée auquel répondent ceux de la salle de bain, de la

cuisine. On dirait même que la porte du frigidaire a produit sa plainte d'objet violenté. Et Marie-Florence est sur le seuil de la chambre. Elle arrache son chapeau d'une main. Sa veste en molleton blanc échoue sur le tapis. Elle jette un réticule rouge à boucles dorées sur un fauteuil. Elle est impatiente. Elle n'a pas vu sa belle-mère, immobile au pied du lit, ni Laure qui recule un peu en hochant la tête, à peine. Elle court, elle vole jusqu'à Hubert, comme s'il représentait l'arrivée d'une course, ou bien comme si elle craignait d'arriver trop tard.

Elle se projette à genoux sur le tapis, saisit Hubert par les cheveux, par les oreilles. Elle l'agrippe tant qu'elle peut, comme si elle voulait le retenir. Elle l'embrasse dans le cou, sur sa bouche fétide. Elle embrasse aussi ses mains. Elle sourit. Un sourire qui ne suffit pas. Elle rit à présent, heureuse, profondément heureuse de le trouver en vie !

– Mon amour ! Elle dit aussi sans se retourner vers les deux femmes : bonjour Laure, bonjour Maman !

La peur est partie ; elle se relève. Elle prend conscience de ce que sa précipitation peut ajouter de tragique. Elle se secoue un peu comme un chien mouillé et ses cheveux longs font un rideau qui cache son visage le temps d'une seconde. Ensuite, elle revient à cette autre, à cette Marie-Florence qui n'est pas vraiment elle, mais qu'elle ajuste, par gentillesse, quand elle n'est pas seule.

– Il fait bien froid, dit-elle, l'hiver sera pénible ! Enfin, c'est ce qu'« ils » disaient à la radio ce matin.

Elle regarde Hubert, mais c'est Lhéa et Laure qu'elle interroge :

– Comment, ça s'est passé aujourd'hui ?

– J’ai bien dormi ! C’est Hubert qui répond. Il répond comme un enfant.

Un enfant qui sait qu’on ne l’écoute pas. Au fond, il a parfaitement raison, pour les choses graves, ce n’est pas lui qu’on interroge (en tout cas, quand on veut vraiment savoir). C’est Lhéa qui répond. Des adultes parlent au-dessus de sa tête. On le regarde seulement pour lui faire un sourire, une risette. Hubert a 29 ans, mais depuis qu’il est malade, il n’est plus qu’un enfant. Il est pris en charge. Tout le monde s’occupe de lui, fait pour le mieux. D’ailleurs que pourrait-il faire pour lui-même ? Il n’est rien qu’une petite chose qu’on essaie de réparer, avec tendresse, un nounours en peluche ! Il s’en fiche. Elles croient avoir tout compris celles qui l’aiment et qui ne savent pas aussi profondément que lui, ce que c’est que d’être un mort qui n’arrive pas à mourir.

– Il a rendu son déjeuner ! Il n’a rien gardé depuis deux jours !

Il y a de la méchanceté dans la voix de Lhéa. Une méchanceté dirigée et qui n’a rien à voir avec sa nature. Mais c’est comme si, soudain, elle attribuait tout ce malheur à sa belle-fille, à l’étrangère ! Parce que... non vraiment, une telle maladie dans la famille, ce n’est pas possible !

– Personne n’a jamais été victime d’un cancer chez nous. On pourrait remonter je ne sais où...

– À la nuit des temps, belle-maman ?

– Oui !

Non, Lhéa n’est pas méchante. Elle efface cette pensée. Elle sourit à Marie-Florence, un peu trop, pour qu’elle ne se méprenne pas sur sa gentillesse.

Mais quand même... Sa belle-fille ne peut pas ressentir prématurément ce que serait la perte d'Hubert. Pas comme elle, en tout cas. Elle souffre beaucoup plus que Laure, sa fille, et que Marie-Florence. Elle en est sûre !

Elle demande encore pardon, dans sa tête, à ces deux femmes qui l'aident juste par leur présence à vivre quand même.

Marie-Florence, c'est sa fille ou tout comme. Depuis qu'elle est entrée dans la famille, elle l'aime de toutes ses forces. Personne ne pourrait prétendre le contraire. Simplement parce qu'Hubert et Marie-Florence... c'était ce qui se fait de mieux en matière de mariage réussi ! Marie-Florence est complètement dévouée à son mari. La preuve est éclatante jour après jour ! Tout au moins depuis qu'elle est venue, elle, Lhélia, s'installer avec Laure chez elle. Ou plus exactement depuis que Marie-Florence lui a dit :

« Pour être près d'Hubert, vous pouvez habiter ici aussi longtemps que vous le souhaiterez. Laure peut venir aussi. C'est assez grand pour que vous ne vous gêniez pas ! »

– Maman dramatise toujours ! se plaint Hubert. Bien sûr que si je mange ! J'ai mangé aujourd'hui ! Il montre un paquet de biscuits entamé sur la table de nuit. C'est quand même bien moi qui en ai mangé ! Il ajoute en détournant la tête, comme pour s'excuser : je n'ai pas très faim actuellement, c'est vrai. Mais de là à te mettre dans des états pareils, maman. Si tu crois que je suis trop faible pour lire ta détresse sur ton visage... Tu te trompes, je te connais bien.

Lhélia prend les mains de son fils en souriant. Elle reste un instant penchée. Cette allure, avec le dos

rond, ne lui va pas. Elle paraît vieille tout à coup. La belle et fière Lhéa a pris un sacré coup de vieux. C'est vrai, mais il reste pas mal de noblesse sur son visage marqué de nombreuses ridules qui deviennent de vraies rides profondes, sur le front, ou qui tirent les yeux vers le bas. Elle a cinquante-cinq ans, bien sonnés. Ses cheveux sont gris. Parfois on dirait qu'ils se mettent à blanchir, en une journée, au niveau des tempes. Mais le lendemain, ils sont franchement gris. Cependant, Hubert la voit déjà blanche à cause de lui. Et il lui en veut de devenir vieille, de ne plus être assez forte pour eux deux. Les yeux de Lhéa ont la couleur du pain d'épices. Hubert a toujours aimé le pain d'épices. Quand il emportait un goûter pour l'après-midi à la petite école, c'était toujours du pain d'épices.

Laure sent que les larmes sont au bord des yeux de Lhéa. Il ne le faut pas. Elles se sont promis toutes les trois de ne jamais pleurer en présence du malade. Elle entoure d'un bras les épaules de sa mère et doucement la tire en arrière. Laure est aussi grande que sa mère. Exactement, pile, poil. Taille mannequin. Elle est brune avec des yeux verts. Ses yeux sont souvent étonnés, mais personne ne sait s'ils ont pris cet aspect depuis que la maladie grave est entrée dans la maison, ou s'ils étaient comme ça avant. Il y a beaucoup d'émotion dans la chambre. C'est comme ça, souvent. Plus ou moins. Aujourd'hui, c'est plutôt plus. Alors Hubert parle. Parfois, il lui faut parler beaucoup, ça détourne, les gens, de leurs pensées pas gaies. Des gens qui se laissent aller à la mélancolie. Mais il n'a pas le temps de dire autre chose que :

– Il ne faut pas me voir plus mal que je suis, Maman ! D’ailleurs, j’ai faim ! Il est l’heure déjà !

Alors, Lh  a et Laure quittent la pièce à toute vitesse. Marie-Florence rit et Hubert, à son tour, rit. Ils sont seuls. Elle dépose un baiser sur les lèvres de son mari. Pas un vrai baiser d’amoureux. Juste vite sur les lèvres. Marie-Florence est une amoureuse qui n’embrasse plus comme une amoureuse.

Quand Lh  a revient dix minutes plus tard, chargée d’un plateau où fume un potage léger près d’une tranche de jambon maigre, Hubert dort. Il s’  veille quand Laure revient avec une bouteille de jus de fruits. Elle aide sa belle-sœur à asseoir le malade. Elles installent deux oreillers contre le pyjama mouillé par la transpiration au niveau du dos. Puis, Marie-Florence pose le plateau à quatre pieds sur le matelas, à cheval sur les cuisses d’Hubert.

– J’ai dormi, je crois.   a fait du bien !

– Tu as dormi ? demande quand même Lh  a, pour être sûre.

– J’ai l’impression d’avoir dormi profondément et longtemps ! En fait ? Combien de temps ? Il interroge toutes les femmes présentes comme si leur réponse pouvait comporter rien qu’un signe, un bon signe.

– Tu as dormi pendant cinq minutes ! répond sa femme.

– J’ai un peu mal à la tête ! Maman, excuse-moi, je crois que je ne mangerai pas ! Enfin, pas tout de suite.

– Mais enfin, chéri, tu n’as rien mangé depuis quarante-huit heures ! Il faut te forcer un peu ! supplie Lh  a.

– J’ai mangé, Maman ! Aujourd’hui ! s’énerve le malade.

Pour la nourriture, c'est toujours Lh  a qui insiste le plus. Pour elle, la santé se mesure à la capacité de manger. Elle n'est pas loin de penser que l'appétit ou la goinfrie (qu'importe) est directement proportionnel(le)    la santé. Par exemple, si l'on mange deux fois plus que son voisin, notre santé est deux fois meilleure. Trois fois plus, vaut une santé trois fois plus forte et ainsi de suite... Sans s'interroger pour savoir si c'est le fait de manger beaucoup qui procure la bonne santé ou si c'est la bonne santé qui donne de l'appétit ou de la gourmandise.

– Oh, Maman, je ne peux pas, je t'assure ! L'odeur même de ta soupe... je t'en prie, n'insiste pas. Tout à l'heure, ou demain... Oui, je suis sûr, demain. Demain,   a ira mieux, je le sens. C'est sûr, ma petite Maman ! Demain, de toute façon, je mangerai quoi qu'il arrive !

Marie-Florence et Laure s'approchent un peu plus.    présent, elles sont alignées toutes les trois sur le côté du lit. La porte derrière elles, les deux fenêtres devant. On dirait une scène de théâtre. Une scène très triste qui retient le souffle dans la salle des spectateurs. Même les tousseurs retiennent leurs toux, le plus longtemps possible. Jusqu'à la scène suivante.

Mais les trois femmes ne jouent pas au théâtre, elles ne jouent pas la vie, elles la subissent.

L'épouse et la sœur ne disent rien. Elles laissent parler Lh  a. Leur pensée est au repos. Ondes alpha. Elles ne peuvent pas désavouer Hubert, elles ne peuvent rien ajouter à ce que dit Lh  a. Lh  a qui parle trop parfois. Ce parfois qui ne sert à rien. Elle croit

bien faire, mais elle emmerde tout le monde en insistant. Laure dit :

– Il faut le laisser, Maman. Il dormira mieux peut-être s'il n'a pas de nausées. Quand il vomit, ça lui fait tellement mal qu'il a l'impression que toute l'embouchure supérieure de l'estomac est à vif. Évidemment, il ne faudrait pas qu'il reste longtemps sans manger. C'est sûr, mais...

– Je me sens bien, Maman. Je te le jure ! Seulement, je sais que si je mange, ça n'ira pas !

– Tu mens, mon amour ! Tu mens.

C'est Marie-Florence qui parle. Tendrement, mais un peu fâchée quand même. Sa tristesse, parce qu'Hubert refuse de manger, devient colère..., non sûrement pas colère, non elle est juste un tout petit peu fâchée parce qu'il ne mange plus et qu'elle sait que demain ce ne sera pas mieux !

– Tu mens pour nous rassurer, je le sais ! Tu viens de te plaindre d'un mal de tête !

– C'est presque rien, Marie-Florence, je t'assure. Un léger mal de tête. Je... je n'aurais pas dû en parler. Tu vas encore t'inquiéter un peu plus.

Il leur tourne le dos encore. Il voudrait qu'elles s'en aillent. Il ne sait pas ce qu'il veut. Parfois, il veut qu'elles soient là toutes les trois, parfois, c'est seulement son épouse qu'il veut près de lui. Parfois, il veut être seul. S'il pouvait mourir, tout à coup, pour ne plus jamais voir leur visage, leurs souffrances.

– D'ailleurs, ajoute-t-il. Je le sens à peine, mon mal de tête. Je me sens bien. Je pense seulement qu'il ne serait pas très raisonnable de manger, c'est tout. Tiens, si j'avais vraiment envie de manger, j'aurais

l'impression, la certitude d'être guéri, tellement je me sens bien. Là, tu vois ! Je ne transpire même plus, comme la nuit dernière...

– On va te laisser dormir ! dit Marie Florence.

– Non, restez encore un peu. Je ne suis plus très fatigué.

Ambiguïté. Il aimerait qu'elles s'en aillent pour dormir. Mais, il ne peut pas leur dire et encore moins se plaindre de ceci ou de cela. Il se retourne vers elles en réprimant une grimace. Il voudrait qu'elles n'aient vu en sa bouche, qui se crispe dans l'effort, qu'un sourire.

Ce n'est pas simple ce qui mobilise sa pensée pour le moment. D'abord, il voudrait être seul pour se reposer, mais il ne voudrait pas qu'elles s'en aillent avec la crainte qu'il va plus mal et donc... il voudrait qu'elles restent encore un peu juste pour qu'il leur montre assez de, par exemple... de jovialité. Une jovialité... convaincante.

Et puis, parfois quand elles quittent sa chambre, il a l'impression qu'il ne les reverra plus. Il pense qu'il mourra pendant leur absence. Par conséquent, aussi longtemps qu'elles seront avec lui, il vivra. Il ne peut mourir que dans la solitude.

– Restez encore ! quémende-t-il. Mais seulement si vous n'avez rien à faire. Enfin, je veux dire, si vous n'avez pas prévu quelque chose.

Il a envie d'être égoïste. Au fond, il a le droit. Quand on est malade, vraiment très malade, c'est normal de penser d'abord à soi ou un peu plus que normalement. Normalement, avant.

Quand il est seul, il pleure souvent. Ou un peu. Ainsi, il devient moins sensible quand elles sont auprès de lui. Ça sert à ça, les larmes : en avoir un peu moins sur le cœur. Après, il est un peu soulagé, lavé de ses angoisses, allégé. Comme si tout cela : lui, la maladie, la vie n'étaient que des choses dérisoires. Alors, il sommeille. Il est moins tendu. À son réveil, il a perdu un peu de son désespoir. Ça sert aussi à ça le sommeil. Ensuite, il n'a plus rien à faire qu'à attendre que les heures passent, les jours, la maladie.

À vrai dire, il y a encore de l'espoir.

Tant qu'il y a de la vie...

Depuis que Lhéa et Laure ont emménagé chez lui, la maison n'est jamais vide. Il y a presque toujours Lhéa. Marie-Florence et Laure rentrent vers dix-neuf heures ou un peu après. À vingt et une heures, on le laisse dormir. Ce qu'il fait rapidement en général. Pour une heure ou deux, parfois trois, rarement plus. Et comme les trois femmes dorment jusqu'à sept heures du matin, parfois huit heures pour Marie-Florence, les nuits lui paraissent interminables.

Marie-Florence ne dort plus avec lui depuis que sa maladie est... grave. C'est lui qui l'a chassée vers une chambre d'ami, celle qu'occupe Laure. Il ne sait pas comment s'entendent les deux femmes dans la chambre à coucher avec toutes les intimités d'un tel lieu le soir, la nuit, au réveil. Mais il trouve ça bien. Il est heureux qu'elles soient ensemble. Elles se soutiennent. Elles s'aiment plus depuis qu'il est malade. Avant, il avait l'impression de noter ici ou là comme un froid, une incompréhension entre les deux jeunes femmes. Mais il n'en est pas sûr.

C'est toujours Lhéa qui lui donne sa première visite de la journée. Les autres arrivent après, l'une après l'autre. C'est devenu un rite. D'abord Lhéa puis Marie-Florence et Laure. Personne n'a décidé de cet ordre. C'est comme ça. Elles veulent toutes être un peu seules avec lui. Il y a des petits trucs, des non-dit qui s'expriment entre deux êtres seulement quand ils sont seuls. Ce n'est pas une question de méfiance envers l'une ou l'autre, c'est comme ça. La fameuse analyse transactionnelle.

Le matin, elles ne restent pas très longtemps avec lui. Elles savent que les autres ont hâte de le voir, elles attendent leur tour. Marie-Florence reste un peu plus longtemps. C'est sa dernière prérogative d'épouse.

Dès qu'elle entre, elle cherche son regard. Il parle vite son regard. Elle sait tout de sa nuit avant qu'il ait eu le temps de s'exprimer. Lui aussi cherche son regard. Ce n'est pas pour y lire, c'est pour montrer ou pour cacher des signes dans ses yeux. Les trois femmes font de même automatiquement, maternellement.

Quand Marie-Florence entre dans la chambre, elle sait que le regard d'Hubert est déjà sur la porte. Depuis quand ? Toute la nuit ? Toute la nuit à attendre, à l'attendre ? Combien d'heures de veille, cette nuit ? Cinq heures, six heures à ne pas dormir, à souffrir, à se désespérer ? Ce que savent les femmes ce sont ses yeux rouges d'insomnie qui pâlisent un peu dans la journée. Mais, c'est aussi un peu de joie sur son visage parce qu'il n'est plus seul, ou un peu de honte. Honte de quoi ? De montrer que ça ne va toujours pas mieux ! Parce qu'il sait Hubert, que chaque matin, elles entrent dans sa chambre, pleines du nouvel espoir. À chaque jour, l'espoir neuf,

restauré au cours de la nuit ! Elles attendent le miracle, elles comptent dessus.

Ah, s'il pouvait les attendre debout près de son lit, habillé de ses plus beaux vêtements ! Non pas des vêtements de cérémonie plutôt des vêtements de sportif. Les sportifs ne sont pas malades, ou vraiment très peu et pas souvent. Ses élégants vêtements de golf. Voilà ce qu'il aimerait porter pour elles ! Sportif et fier, avec des projets plein la tête, des envies.

Mais ce n'est pas encore pour ce jour-ci, ni probablement pas pour le suivant. Pour jamais. Il le sait. Il voudrait les tromper. Mais ce ne sont pas juste des gens de passage, ce sont les trois... ses trois femmes ! On ne trompe pas ceux qui vous aiment !

Ça ne fait rien ! Quand vient le matin et qu'elles entrent à tour de rôle pour l'embrasser, le caresser ou être seulement là, il sent qu'il peut aller mieux, qu'il ira mieux un jour ou l'autre. Obligatoirement pour elles ! Il le veut.

Il suffit parfois de vouloir !

Ah, bon ?

Le matin, il a plus de courage que le soir. Une fois, il s'est laissé aller au désespoir devant sa mère. Un matin, il avait même dit qu'il voulait mourir. Ce sont des mots qu'on ne dit pas à une mère. Il s'en est voulu longtemps. Même si plus tard ou avant ce matin-là, dans la journée ou un soir, il avait laissé entendre ou suggéré la même pensée. Ce n'est pas pareil. Le matin, avec le jour qui se lève, on est plein d'espoir. Le soir avec la nuit, toutes ces ombres qu'on ne comprend pas et qui, peut-être, vous veulent du mal, sournoisement. Non vraiment, le soir, ce n'est pas pareil. Il y a beaucoup plus de suicidés le soir, la

nuît, que le matin, au réveil. Un peu moins encore quand il y a du soleil ! Du soleil, la nuit ? Oui, mais dans le cœur, le soleil, et il en faut beaucoup !

Elles devraient l'exposer au soleil tout le temps !

Malgré tout, tout ce dit, tout ce ressenti caché, il y a quelque chose qu'il ne contrôlera jamais. Il le sait.

En présence de son épouse, il n'est jamais vraiment comme avec les autres. Avec elle, il y a du misérable en lui. Il se sent humble, lâche presque. Il devrait être fort pour elle. Un mari, c'est fort. Ce n'est sûrement pas ce qu'il est devenu : un objet, une chose inerte, un mourant !

Il sait que sa femme va s'empresser de l'embrasser en entrant dans sa chambre, de lui dire tous ces mots qu'il connaît par cœur, mais qui lui font du bien seulement quand ils viennent de quelqu'un d'autre que lui. Les mots des autres sont magiques, même s'ils sont faux, invraisemblables, trompeurs de logique, menteurs de logique. Il attend ces mots, il leur fait confiance. Ils le sauvent.

Chaque matin, après sa nuit de solitude avec sa peur, Jésus au jardin des Oliviers, quand Marie-Florence apparaît, il attend ces mots qui font du bien. Ensuite sa femme l'embrasse, lui caresse les cheveux, affecte de ne pas remarquer sa peur, cette immense supplication dévirilisante, parle un peu de lui, Hubert, mais aussi de tout et surtout de rien. Elle lui parle comme si tous les deux avaient la vie éternelle. C'est plus facile de croire qu'il vivra puisqu'elle le met dans le même sac que lui. « Nous ferons un grand voyage... ou... un de ces jours nous quitterons Paris et nous nous installerons dans une belle villa au bord de la mer... ou... toi et moi, toi et moi, nous, nous,

nous ! » Il avale tout. C'est bon la foi. Ça rend éternel le temps d'une vie.

Parfois, c'est lui qui parle le premier. À ces moments, il a tort.

– Si tu savais, dit-il.

– Quoi, si je savais quoi ?

– Comme j'ai peur !

– Tais-toi, nigaud ! « La peur, c'est la vraie maladie ! », comme le disait Noverinov. Tu connais Noverinov, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est un Russe. J'ai lu tous ses livres. C'est un grand écrivain.

– Oui. Il était malade depuis l'enfance, et il est mort à près de quatre-vingt-dix ans !

– Je sais !

– Alors, aie confiance ! Pense aux malades qui n'ont plus d'œsophage et qu'on alimente par sonde. Ou alors, pense à ceux qui n'ont plus de bras, de jambes...

Hubert, s'enfonce sous les couvertures. Il a envie de hausser les épaules. Quand elle parle comme ça, elle n'est vraiment pas bonne, c'est-à-dire : pas très fine. Elle est même très mauvaise. Ça sent le piège, le genre de mots qu'il n'aime pas entendre, des mots pour un enfant ou pour un débile :... pas de bras, pas de jambes... et pourquoi pas : pas de tête ! Évidemment, il y a ceux qu'on découpe en petits morceaux et qui ne se plaignent pourtant pas et qui sont, quand même, heureux de vivre.

Continuer à vivre.

– Pourquoi ces exemples, Marie-Florence ? Je préférerais que tu me parles de ceux qui vont bien. Il

dit cela sans se fâcher, juste pour l'encourager à retrouver les mots, les exemples vraisemblables.

Ces matins-là ne sont pas bons pour lui. La visite de Marie-Florence n'a pas été bonne. Mais, il y a Laure. Elle n'est pas encore venue lui rendre sa visite de la première heure.

C'est comme une course. Il y a trois champions. Parfois, ils sont très forts, parfois il y a des défaillances. Lhéa n'a pas été bonne ce matin, elle non plus. Elle était du genre pleurnicheur ; Marie-Florence a été vraiment en dessous tout. Il reste Laure. Qu'apportera Laure, ce matin ?

Les trois femmes ne le quittent pas. Elles pensent à lui, elles le distraient de son tourment. C'est bien. Et si c'était cela le bonheur ? C'est ce qu'il se dit parfois. Et si c'était demander très peu à la vie, le bonheur ? Juste être aimé !

Et après ? Il n'y a pas d'après ! Quand on est aimé : c'est déjà bien ! Il se raccroche à n'importe quoi, l'ami Hubert. Tout est bon pour ne pas lâcher prise. Elles font tout ce qu'elles peuvent tout ce qui est en leur pouvoir. L'épouse, la mère, la sœur ! Ensemble ! Il n'y a pas de meilleure thérapeutique. C'est ce qu'il se dit quand il ne veut pas mourir. Que peut la mort contre une telle force monolithique ? Elles donnent tout leur temps pour que ce soit comme cela.

Un jour, Marie-Florence s'était éveillée plus tard. Son temps est compté le matin. Il est compté aussi pour Hubert à qui elle en donne la meilleure part. Alors, pour ne pas ponctionner la plus petite parcelle du temps qu'elle lui octroie le matin avant d'aller travailler, elle s'était habillée devant lui. Déshabillée

et habillée. Sans ostentation, comme la femme d'un vieux couple. Il y a plusieurs façons de se déshabiller devant l'homme que l'on aime. On sait ce que l'on fait ou ce que l'on produit chez lui ou alors ça n'a pas d'importance et le corps n'est rien qu'un objet plutôt encombrant.

Ensuite, elle l'avait embrassé un peu plus tendrement, plus amoureuxment (c'est la version d'Hubert), et elle était partie. Il avait tout d'abord ressenti de l'étonnement. Puis son œil s'était allumé. De malade, il était redevenu voyeur. Et sa maladie... il l'avait un peu mise de côté pendant quelques secondes, minutes. Mais sous les draps, mais dans sa tête, il n'y avait pourtant rien, pas tout le truc chimique qui va avec. Peut-être avait-elle un peu insisté dans sa parade « pré-nuptiale », exprès, pour lui faire plaisir. Par exemple en se débarrassant de sa robe de chambre. En se montrant complètement nue. Sans ostentation ? Vraiment ? Allez donc savoir. En tout cas, il avait beau se rincer l'œil... Rien ! « Affligeant » rien ! Non, il était vraiment trop malade !

Le corps de l'autre, sa vision renvoie parfois au sien. Même s'il avait pu réagir, s'il l'avait pu physiquement, c'est-à-dire comme il faut, animale, aurait-il osé ? Son corps est laid. Il est amolli et blanc. Son épiderme est toujours plus ou moins moite. Il pue la transpiration, malgré les soins de propreté biquotidiens. Son corps lui suscite du dégoût, à lui. Alors, comment l'offrir ?

Aujourd'hui, Hubert ne pense pas. Il est étendu sur le côté. Il ne sait pas de quoi sa journée sera faite et il ne veut pas le savoir. Il ne souffre pas beaucoup, à

condition de ne pas bouger. Ce n'est pas son cancer qui lui fait mal, ce sont les escarres, contre lesquels la médecine n'a pas de remède. Il souhaite que son état d'esprit (sa pensée un peu ralentie, sérénité.) persiste toute la journée. Il redoute tellement que sa maladie évolue soudain. D'un seul coup.

À chaque seconde, elle peut flamber complètement imparablement. C'est ce qu'il croit. S'il atteint le soir, ce sera une victoire. Il a hâte d'atteindre la soirée pour faire le bilan de la journée, pour la vivre rétrospectivement et cette fois sans appréhension puisqu'il en aura atteint le terme. Il aura franchi le panneau quotidien d'arrivée.

Lhéal vient souvent le voir au cours de la journée, mais c'est quand le soir revient et qu'elles sont là toutes les trois qu'il est sauvé !

Et puis recommence une nuit. Une nouvelle nuit chargée de toutes les appréhensions, les incertitudes, les ombres où se cache l'ennemi sournois.

Il a déjà essayé de bloquer sa pensée. C'est par la pensée que pénètre le mal, par la pensée qu'il « s'aggrave » lui-même. C'est par cette porte, qu'il est difficile de maintenir fermée, qu'entrera sa fin. Il le sait.

Sa pensée ne reste pas très dans le présent. Elle file rapidement vers le futur. Et ses hypothèses, ses visions, ses convictions sont toujours pessimistes.

Lhéal ne peut pas grand-chose pour lui, cependant elle est là. Quand il mourra, elle sera là aussi. Son épouse et sa sœur ne seront peut-être pas rentrées. Mais sa mère sera là. C'est entre ses bras, qu'il poussera son dernier soupir. C'est un peu réconfortant.

Juste un peu réconfortant, car ça pourrait être pire : mourir seul ! Aller voir ce qui se passe de l'autre côté avec personne pour vous tenir la main !

Il regarde le plafond qu'il connaît si bien et où il a découvert des petites taches, une légère fissure entre les deux fenêtres qui dessinent un éclair de la colère de Zeus. Alors, il recense ses découvertes et explore méticuleusement les zones de plâtre qui lui paraissent vierges et où petit à petit apparaîtront les signes de vétusté (chiures de mouches, craquelures, images imprécises que l'on ne voit que dans la pénombre et qui ne sont ni des taches, ni des craquellements).

Il tend une main décharnée vers une petite table roulante dans le coffre de laquelle se cache un bassin à urines.

La grande aventure quotidienne, c'est le matin et le soir quand toutes les femmes sont là et qu'elles l'aident à se rendre au cabinet pour la grosse commission ou dans la salle de bain pour la toilette. Les grandes humiliations de la journée.

Les pires qu'un homme doit endurer et auxquelles il ne s'habitue jamais. Sauf, à la fin, quand il est en train de mourir et qu'il s'en fout. Mais Hubert a encore assez d'orgueil et d'envie de vivre pour éprouver cette souffrance morale.

Chapitre 2

Lh  a, dans la cuisine, assise, les bras enfouis entre les jambes, abattue, regarde le café qui ne passe pas. De temps en temps, elle se redresse et frappe, la pensée au loin, avec une petite cuiller d'argent, sur le bord du filtre métallique. Mais le café est tellement tassé qu'il forme un bouchon et ne passera plus.

Elle est lasse, trop pour être désespérée à cause de son fils. La lassitude a cela de bien qu'elle anesthésie aussi le mental. Trop lasse même pour dormir. Depuis quelques jours, il lui est difficile de trouver le sommeil. Et quand il vient enfin, c'est pour peu de temps. Alors les scénarii les plus sombres l'assaillent. Ils ressemblent à un gros insecte entêté qui s'envole pour revenir se poser dans sa tête. Elle s'agite, elle se tourne à droite, à gauche. Elle secoue la tête. Mais le mal est là qui fait son trou inexorablement dans son optimisme, un peu bête, de mère. Les lendemains de nuits presque blanches sont plus faciles. Elle est trop fatiguée pour opposer la moindre résistance à cette pioche qui ravine sa vie. Elle est liquéfiée. Elle est de l'eau. L'eau est la seule matière naturelle qu'on ne peut pas creuser.    moins que... Mais Lh  a est

tellement fatiguée parfois, qu'elle ressemble à de l'eau morte.

Il lui est déjà arrivé, pendant des nuits trop blanches, d'aller dans la chambre de son fils. C'était compulsif à l'époque où elle ne voulait pas croire qu'il allait si mal. Elle le trouvait, le plus souvent, éveillé. Quand elle entrait lentement, précautionneusement, leurs regards se rencontraient aussitôt comme si Hubert l'attendait ou comme s'il ne quittait jamais, la nuit, la porte des yeux. Il lui disait d'aller se recoucher, mais son sourire tremblotant la retenait de toutes ses forces. Elle disait qu'elle venait juste voir si tout allait bien, mais restait là longtemps jusqu'au passage du camion des éboueurs. C'est très curieux, d'ailleurs, le bruit un peu lugubre du camion des éboueurs qui démarre, s'arrête et repart, et redémarre et s'arrête encore pour repartir presque aussitôt. Ce bruit entêtant dans le silence lugubre de la chambre, de la nuit qui finit, c'était devenu comme une sorte de signal. Signal du départ, du retour dans sa propre chambre avant le réveil de sa fille et de sa belle-fille.

Au début, Lhélia dormait dans le petit salon tout près de la chambre de son fils, sur un divan un peu court pour étendre ses jambes. Ça ne faisait rien. Elle était tout ouïe. Mais son fils ne l'appelait jamais. Laure avait beau lui dire qu'elle serait mieux dans son lit, dans la chambre si proche, et qu'elle entendrait son fils s'il l'appelait, elle préféra occuper cette petite pièce, sans lit, pendant tout un mois.

Alors, progressivement son monde d'individu, d'individu distinct de tous les autres individus, avait repris ses droits. Ou alors, elle avait enfin compris

qu'il y a des gestes qui ne servent à rien, des mots qui ne veulent rien dire pour les autres, des espoirs obligatoirement vains. Nés pour être vains. Ou pour toute autre raison qu'elle seule connaissait. Et elle avait accepté de dormir dans la chambre d'amis que Marie-Florence mettait à sa disposition, celle qui donne sur la rue et que polluent, à vrai dire très peu, la nuit, les bruits de l'avenue.

Cependant, elle ne ferme jamais cette porte. Maman-vigile ne dort pas ; son « monde d'individu » ne se détachera jamais complètement du « monde individu » de son fils. Sa bru, sa fille ne sont pas tout à fait comme cela. Elles ont leur travail, les gens qu'elles connaissent dont certains sont de vrais amis, les obligations sociales, administratives, la rue où elles se noient chaque jour obligatoirement. Rue qui distrait.

Comme Lhélia, elles pensent aussi beaucoup, naturellement, au frère, à l'époux, mais leur « monde individu » est beaucoup plus meublé. Ce n'est pas tout à fait pareil. Si l'on mesurait la souffrance aux pleurs que l'on répand, on ne serait jamais sûr de désigner celui d'entre nous qui a le plus mal.

Quand Marie-Florence est avec Hubert le matin, juste avant d'aller faire son métier de rédactrice dans un journal de mode, Lhélia prépare les petits-déjeuners. Sa belle-fille reste longtemps près de son fils, ou plus exactement elle accapare son fils longtemps le matin. Elle entre, elle sort, complète sa toilette en allant de sa propre chambre, à la salle de bain, à la chambre d'Hubert, passe à la cuisine pour se servir une tasse de café qu'elle boit en allant ici ou là. Parfois, on pourrait reconstituer ses allers et venues en suivant les

gouttes de café, les miettes de brioche qu'elle fait tomber sur le carrelage du couloir, sur le parquet des chambres, la moquette.

Marie-Florence a un peu maigri au cours des dernières semaines. Lhéa l'a remarqué, mais elle ne dit rien. Elle pense que c'est normal. Tout le monde maigrit dans une telle situation ! Laure n'a pas maigri, mais elle est plus lente, plus intériorisée. Laure ne travaillera plus dans quelques mois. Elle a donné sa démission. Elle est professeur de physique chimie. Elle vivra, avec sa mère, de la pension de réversion du père, général de brigade, qui a cassé (précautionneusement, pense Lhéa) sa pipe avant la maladie de son fils.

Laure a toujours vécu avec ses parents. Elle a trente et un ans. Malgré ce qu'on peut penser d'elle au premier abord, elle était plutôt une noceuse. Elle n'était pas du genre de femme qui organise les soirées, mais elle se trouvait toujours dans la situation de faire la fête. Elle était souvent invitée ici ou là. Elle n'était pas à proprement parlé un boute-en-train, mais elle était agréable et riait volontiers. Elle n'était pas non plus une sorte de Marie couche-toi-là, mais elle aimait ça et elle avait du mal à refuser. Enfin tout cela appartient au passé. À présent, elle est une autre Laure. Elle rentre le plus rapidement possible à la maison, le soir. Elle est là pour voir son frère, seconder sa mère... À quoi ? Laure est plutôt une sorte de potiche. Mais une potiche sur qui on peut compter. Elle n'a jamais eu l'occasion de faire la preuve de sa grande et généreuse disponibilité, mais elle est comme ça. Elle le sait ; elle attend.

Quand Marie-Florence partira au bureau, elle ira voir son frère. Elle est un petit peu plus âgée que lui.

Elle se rappelle que lorsqu'ils étaient de très jeunes enfants, ils allaient ensemble dans la même école. Elle avait toujours l'œil sur lui pendant les récréations. Elle se conduisait un peu comme une mère. D'ailleurs, l'institutrice, une vieille religieuse, habillée comme ça ne se faisait déjà plus depuis longtemps, avait, d'ailleurs, dit à ses parents que la petite Laure était une « vraie petite bonne femme qui avait des yeux de poule couveuse pour son petit frère ». En la voyant comme cela, on aurait pu imaginer qu'elle allait devenir une sorte de femme autoritaire, très protectrice. Mais, elle était devenue plus passive. Hubert lui avait dit qu'elle était, qu'elle devenait plus, trop, philosophe.

On croit sa route tracée comme un trait rectiligne, mais il y a possiblement des virages, parfois même à angle droit, pourquoi pas en épingle à cheveux, des cassures, des zébrures de vie. Et on ne se reconnaît plus vraiment. C'est comme ça. Il faut se prendre comme la vie nous fait. Lhéra et aussi Hubert savent que Laure est devenue un personnage contraire à ce qu'ils croyaient. Laure ne le sait pas, elle.

Avant la maladie d'Hubert, elles vivaient en symbiose intellectuelle, mère et fille, fille et mère, se tournant vers lui juste pour que la famille soit au complet dans leur pensée. Elles l'aimaient par automatisme, profondément bien sûr, mais quand même « neurovégétativement ». Cependant depuis que la maladie avait été déclarée officiellement « particulièrement préoccupante », leurs sentiments pour lui s'étaient, en quelque sorte, matérialisés. En fait, Hubert avait sentimentalement intégré le cercle plus intérieur de leur intimité. Cette intégration s'était faite invisiblement, car Hubert n'avait jamais éprouvé

de manque d'amour. Il avait été un enfant, puis un adolescent et un homme un peu distant, sans grands besoins de tendresse. Il n'en prodiguait pas plus qu'on se sentait naturellement enclin à lui en donner.

Cependant, en courant à son chevet de malade, peut-être éprouvèrent-elles un peu de malaise pour l'avoir tenu à l'écart de leur complicité tendre pendant si longtemps. Son intégration dans le cercle étroit n'avait pas apporté de relâchement dans l'intimité des deux femmes. Quoique... une même pensée obsédante ne pouvant pas être en deux endroits à la fois...

– Devine ce que je ramène ! dit Laure en rentrant, un soir.

Lhéalisait à la lueur d'une petite lampe de chevet dans l'étroit boudoir, l'antichambre d'Hubert, qui s'ouvrait face à la porte d'entrée. Quand elle avait entendu l'ascenseur s'arrêter à l'étage, elle avait déposé son livre, fait quelques pas jusqu'à la porte. Aussi longtemps que Laure se souvient, sa mère était toujours debout devant la porte de leur appartement quand elle rentrait le soir. À croire qu'elle avait passé sa journée à l'attendre. Enfin, c'était jadis avant la maladie. À présent, c'est beaucoup plus rare.

Mais « chasser le naturel... »

– Non, chérie, je ne devine pas. (Dire qu'elle paraissait fatiguée et triste serait redondant).

– Allez, fais un effort ! Devine ! insista Laure en cachant une main derrière elle.

– Je... je ne vois pas...

– Un chat ! Un tout petit chat. Elle montra une petite touffe de poils aux yeux noirs et ronds, terrorisés.

– Mais Laure, tu perds la tête ! Et spécialement maintenant. Que veux-tu que nous fassions d'un animal ? C'est parfaitement ridicule !

– C'est pour Hubert !

– C'est complètement insensé ! Ton frère est un homme ! Je crois que tu ne réalises pas la situation...

– Mais il adore les animaux, les chats particulièrement. Il l'a toujours dit. Et toi, tu t'y es toujours opposée. Ton souci d'ordre...

– Ça va le fatiguer !

– Ah, tu vois ; tu cèdes ! Il est mignon, n'est-ce pas ? Tout tigré ! Tu l'entends miauler ? C'est à peine audible, on dirait qu'il est intimidé. Tu dois l'intimider, Lhéa. Tu vois, tu lui fais peur. Il sent que tu ne l'aimes pas ! Allez, viens, on va le montrer à Hubert !

Lhéa cède. Elle cède toujours. Elle s'en fiche ? Pas vraiment. Mais, elle n'est contre rien, elle n'est favorable à rien. Elle a toujours été comme ça : indifférente ! Toujours acceptante. Sans passion, sans interdit, sans désir. Elle veut qu'Hubert guérisse vite. À part cela, les désirs des autres ne peuvent pas s'opposer à son indifférence naturelle. Mais ce soir, elle est presque souriante parce qu'il y a un peu de la Laure de jadis dans sa fille. Un peu de l'enthousiasme des jours heureux.

Elle ouvre elle-même la porte de la chambre. Précautionneusement. Mais Hubert ne dort pas.

– Tu peux entrer Maman. Je ne dors pas. Je t’attendais.

– Tu m’attendais ?

– J’attendais quelqu’un... comme toujours !

– Laure t’amène un chat ! C’est ridicule, Hein ?

– Mais, non ! Donne ! Il est beau !

Hubert l’embrasse, le couche sur son ventre, rabat les couvertures jusqu’à la tête de la petite bête. Il pense : on dirait qu’il sourit !

– Tu vois, maman, dit Laure. Ça lui fait plaisir. Il ressemble à un enfant. Il a peur qu’on lui reprenne !

Je suis un enfant ! pense-t-il. Un tout petit enfant. J’ai trois mères. Aujourd’hui, elles me donnent un jouet pour que je fasse risette.

Il dessine un sourire sur ses lèvres en soulevant un peu la tête comme pour être sûr qu’elles le verront, ce sourire. Mais à ce moment-là, exprès, son corps éveille une douleur fulgurante dans son cou. Sa tête retombe en arrière, son sourire se termine mal.

– Mais non, dit-il rapidement pour qu’elles oublient sa grimace déloyale. Je n’ai pas peur que vous le repreniez, je le couvre pour qu’il ait chaud... pour qu’il soit bien.

Il se mord la langue pour se punir d’avoir parlé comme un enfant. Elles peuvent bien le considérer comme un petit garçon puisqu’il parle comme tel. « Je le couvre pour qu’il ait chaud ! » Qui a dit que l’on infantilise les gens que l’on protège trop ? C’est dans la difficulté que l’on grandit. Il serre les dents. Il se dit qu’il ne se plaindra plus. Plus jamais ? Même si « ça » fait trop mal ?

Lhélia a vu la grimace. Elle sait que son fils ment parfois pour ne pas trop l'inquiéter. Elle se fie davantage aux signes qu'aux mots.

– Et toi, chéri, tu es bien ?

– Oui ! Oui, ça va ! Ça va bien !

Oh, la tentation de se répandre, de dire tout, surtout les pensées les plus tristes quand vient cette insignifiante question : « Et toi, chéri, tu es bien ? » Leur dire ce qu'il ressent, non pas pour leur faire mal (un peu), mais pour être moins seul. Si tout le monde savait exactement, si le monde entier ressentait par une réelle empathie ce qu'il ressent, il aurait moins mal, moins peur. Nécessairement !

La tentation d'attirer les bras protecteurs de sa mère, de sa sœur. Contact peau à peau. Leur chaleur qui ranime. Confier sa tête, sa pauvre tête qui s'épuise à force d'angoisse, d'incertitudes, à la poitrine de Lhélia. Le petit garçon recherche le sein maternel. C'est là où se trouve la sécurité vraie. C'est dans Maman qu'il y a tout l'espoir d'une vie.

Mais Lhélia ne le touche pas. Laure le regarde et sourit. Elle sourit parce que le chat commence à ronronner et parce qu'Hubert est redevenu le Hubert d'autrefois.

Mais pourquoi cette soudaine douleur dans le ventre, Hubert ? Pas très forte, c'est vrai, mais elle est là ! C'est sûr ! Il ne l'avait pas remarquée. Le mal rampe en lui insidieusement. Il ne sent rien et soudain, il est là installé irrévocablement dans un nouveau site. Hubert envoie une main en éclaireur vers l'ombilic.

Le chat profite de ce retrait pour se dresser sur ses quatre pattes, se découvrir. Mais il fait bon dans cette niche de couverture sur le corps chaud, un peu moite de son protecteur. Alors, il se recouche et ronronne à nouveau, plus fort. Beaucoup plus fort qu'on pouvait s'y attendre de la part d'une si petite boule de poils. Et Lhéa et Laure rient. Elles rient vraiment. Elles se détachent du malade le temps d'un rire. Elles l'oublient pendant une seconde ou deux. Elles le trahissent.

La main éclauteur d'Hubert palpe le ventre. Il ne sent rien d'anormal, même en appuyant ici ou là. Il a peur quand même. Même si ce n'est rien qu'une petite douleur comme-tout-le-monde-en-a : il a peur quand même. Il veut être prêt au cas où ce serait une nouvelle extension de son mal. Prêt pour la peur légitime.

Alors les mots de peur avec les images qui vont avec se précipitent dans sa pensée. Tous les mots, toutes les peurs. Il dit, mais pour lui, et elles n'entendent pas :

– Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir peur !

Et il a un réflexe désespéré et beau pour ravalier les larmes et parvient même à sourire. Un vrai sourire avec les yeux mouillés, mais bien fait. Mensonge réussi ! Il voit leur visage détendu. Il ne sait pas s'il doit s'en réjouir.

– Tu verras mon chéri, tu iras de mieux en mieux. Tu guériras ! Tu es sur la bonne voie !

Évidemment qu'il guérira ! Pourquoi cette remarque ? Si elles n'y croient pas elles non plus, alors là... Il efface « non plus ». Il faut qu'il y croie lui-même, qu'il leur prouve.

Ou alors, elles en savent plus ! Et Lhéa vient de trahir un secret entre le médecin qui le soigne (le médecin qui sait tout, l'avenir aussi, le passé même. Tout, quoi !) et elles. Le médecin se retranche toujours derrière un mot d'encouragement vite pourchassé par un coup de téléphone à donner, un truc à faire en dehors du cabinet. Ou alors, il fait un signe navré du menton vers la salle d'attente tellement pleine de malades qu'il doit écourter le droit d'Hubert à se livrer tout nu devant lui, corps et âme. Il aurait fallu insister à chaque consultation. La même demande, la même supplication pour savoir...

Mais, Hubert veut-il vraiment connaître le pronostic ? Le mot pronostic est à lui seul quelque chose qui ressemble à une condamnation. Il faut chasser ce mot. Il a peur de ce mot. Son pouls s'accélère. Il le sent. Il sait qu'à partir d'un certain rythme, son cœur aura des ratés. Il les connaît. Il les attend. Ils viendront obligatoirement. Le seuil du retour à la normale passe nécessairement par des ratés ! La peur revient par ondes, insidieuses d'abord, puis de plus en plus envahissantes. Il a chaud. Il repousse les couvertures. Le chat veut s'échapper, mais il le retient. La chaleur d'un vivant !

Hubert avait un peu de fièvre le matin, juste une fièvre. Mais à présent, ses mains sont moites. La sueur mouille sa nuque, empêsera son oreiller.

Lhéa, à l'affût des signes, voit. Laure connaît cette situation. Elle sait qu'il ne faut rien dire. C'est une crise de peur. Il faut être là, c'est tout.

– Tu es fatigué ? demande Lhéa. Faut-il te laisser dormir un peu ?

– Non !

C'est presque'un cri. Hubert se reprend :

– Oui, peut-être. Je crois que je vais dormir !

– Veux-tu que j'appelle le médecin, si tu ne te sens pas bien ! dramatise trop Lhéa, toujours trop.

– C'est inutile, je t'assure ! D'ailleurs, il doit venir demain. Je crois que je devrais essayer de dormir. Je vais dormir !

– C'est sûr ?

– Mais oui, Maman ! dit Laure en entraînant Lhéa dehors. Il faut le laisser.

Elles sont parties. Hubert est seul alors qu'il a tant besoin de réconfort, de mensonges. Il les entend parler derrière la porte. Il sent, malgré la moquette, leurs pas qui s'éloignent. Le murmure de leur voix s'estompe vite. Il aurait aimé entendre, ce murmure, ce bercement, plus longtemps pour essayer d'en extraire les mots qu'on ne lui dit pas.

À nouveau, il est seul. Il a peur de la peur. Il ne faut pas la laisser revenir. Quand il est seul et qu'elle est là, la mort joue avec lui. Son cœur accélère encore son rythme. La vitesse d'un sportif dont on dit qu'« il se met dans le rouge ». Mais Hubert n'est pas sportif et le rouge pour lui arrive beaucoup plus tôt que normalement pour un sportif. Le rouge, c'est la peur qui rapplique. Il a l'impression que l'air se raréfie dans la pièce. Il s'applique à contrôler son souffle. S'il respire plus lentement, son cœur va se calmer. Il ne bouge pas. Il attend. Il est étendu sur le dos. Il se concentre sur l'air que ses poumons aspirent. S'il ne pense qu'à cet air vital, à rien d'autre, tout rentrera dans l'ordre. L'ordre pour s'endormir (peut-être) et oublier. S'oublier. Quand on dort et que l'on rêve, on est un autre. On ne se reconnaît pas. Hubert est